

ses communications militaires, couvrait ses routes diplomatiques, n'inquiétait personne, inspirait confiance et espoir à tout le monde. Cet empire de Hia était un cauchemar pour ses voisins; ce n'était pas, à proprement parler, un empire réglé, mais une république de bandits et de brigands, le *refugium peccatorum* de tous les chenapans : bandouliers tibétains, sauvages des hauts plateaux, grandes compagnies turques, contrebandiers et hors la loi chinois, en bonne amitié, à l'occasion, avec une furieuse jacquerie déchaînée en Chine dans ce moment, celle des *Habits rouges*; les Song n'y voyaient pas de mal, au contraire; ils encourageaient les Habits rouges et les bandouliers turcs et tibétains à courir sus au fonctionnaire, au propriétaire, au garnisaire mandchou, dans l'Enceinte dorée; mais ils se gardaient d'avouer, encore moins d'accueillir de si compromettants amis. Si un Tchinghiz Khan, un homme d'ordre et de discipline, avec lequel on pouvait traiter officiellement, venait à les remplacer, tout était au mieux; on avait un allié pour une guerre en règle et dans les formes contre les usurpateurs. Tout le monde étant d'accord pour être débarrassé des gens de Hia, le Tchinghiz se chargea de l'exécution, au grand repos des Kin, au grand espoir des Song, sûr d'ailleurs pour son compte, quand il serait maître du terrain entre le Fleuve-Jaune, le Mona-Khan et l'Hexapole du Nan-Lou, de tenir une splendide position stratégique sur le flanc des uns et des autres; quant à ce qui resterait des chenapans turcs, des boucaniers tibétains, après exécution militaire, c'étaient de parfaites recrues à encadrer dans les réguliers mongols, un morceau d'amateur pour des artistes comme Moukhoulî, Djébé, le petit Souboutaï et les autres. Ceux qui se sauveraient iraient faire les cent coups en Chine; on peut croire que l'empereur mongol en était consolé d'avance. Tout à gagner, rien à perdre. Témoudjine se lança vivement à une aussi sûre entreprise.

Outre l'avantage de rassurer les Kin sans inquiéter les Song, en attaquant Hia, le Tchinghiz Khan faisait grand plaisir à ses bons amis, auxquels il tenait par-dessus tous autres, aux Oïgour; les gens de Hia leur avaient pris des villes que les Chinois nomment Cha-tchéou, Koua-tchéou, Sou-tchéou, situées à l'ouest, sur le chemin du lac Lop; de ce côté, ils détenaient des châteaux qui coupaient les routes entre la Chine, l'Hexapole et la Pentapole. Vers l'est, ils avaient établi leur capitale sur le coude du Fleuve-Jaune, dans la ville qu'on appelait alors Ning-tchéou et qui a gardé leur souvenir jusqu'à ce jour, sous son nom actuel de Ning-Hia, position audacieusement choisie sur la frontière même, car là s'arrêtait leur empire et domaine; les Chinois l'appelaient *Ho-si*, « à l'ouest du fleuve ». Plus au nord, dans le pays actuel d'Ala-Chan, dans la province chinoise de Kan-Sou, ces transfluviaux tenaient aussi une bonne ville, que les Chinois appelaient Vou-la-haï, d'autres, Irghaï; Marc Pol la nomme Egrigaïa. Le Tchinghiz Khan la prit dans sa seconde expédition contre Hia, en 1207. L'année suivante, il était assez assuré de ce côté pour frapper le coup décisif du côté du nord, saisir enfin cette route si longtemps convoitée qui le mettrait en communication avec la Pentapole du Pé-Lou, avec ses chers amis les Oïgour. Guchlug et Tokta Begui sentaient venir le coup; les deux expéditions contre les gens de Hia, vers le sud, ne leur avaient pas donné le change; ils jouèrent leur dernier dé dans l'est, prirent héroïquement l'offensive en Pentapole (1208-1209). Ils furent battus sur une rivière que les chroniqueurs musulmans appellent *Djem*, pour *Kem*, la rivière d'Imil, probablement, près de Tchougoutchak. Guchlug s'enfuit vers le sud, en Pentapole, qu'il gouvernait comme lieutenant de son beau-père, du Gour Khan, grand seigneur de Kara-Khitaï; en vain, il essaya de faire obéir les Oïgour; c'était peine perdue, le Tchinghiz Khan avait pris

les devants, avait envoyé deux ambassadeurs à l'Idi Kout¹, roi des Oïgour du nord; il s'appelait Bartchouk; depuis longtemps, sous main, c'était l'homme de Témoudjine; quand il vit Guchlug à bas, il prit ouvertement parti. La chronique musulmane a conservé le message par lequel Bartchouk se donnait à l'empereur mongol; la biographie chinoise des grands hommes donnant littéralement le même, on peut le considérer comme authentique.

« L'arrivée inattendue de vos envoyés m'a causé la plus agréable surprise... De même que les nuages laissent voir, en se dissipant, le soleil brillant d'un nouvel éclat, ou que la glace, lorsqu'elle est brisée, découvre l'onde pure et limpide, de même mon abatement vient de faire place à l'allégresse la plus vive; je vous livre mon pays, et j'aspire à devenir votre fils et votre serviteur² ». Débusqué du Pé-Lou, trahi par l'Idi Kout, Guchlug s'enfuit en Nan-Lou, dans l'Hexapole, ulcéré, emportant la haine de ces Oïgour, musulmans et chrétiens, tous félons; la princesse sa femme, l'ardente bouddhiste, acheva de lui mettre la rage au cœur; c'est alors, disent les chroniqueurs musulmans, qu'il fit crucifier, devant la mosquée de Kachgar, le mufti de l'Islam, et pendre, devant la cathédrale, l'évêque du Christ. C'était donner beau jeu au Tchinghiz Khan, modérateur entre tous les cultes; du coup, tout le clergé nestorien de l'Hexapole et d'Almalik, toute l'église musulmane de l'Est, furent avec lui; par ses conquêtes dans le pays de Hia, maître des routes qui conduisaient au Tibet, il tenait déjà les bouddhistes, les flattait, les caressait, faisait espérer aux lamas la conversion des Mongols; son petit-fils Khoubilaï devait tenir parole pour lui.

L'indomptable Tokta Begui ne voulut rien entendre;

1. Voir plus haut, p. 73.

2. Traduction identique du *Djami-et-tevarikh*, « la Somme des chroniques » (en persan), d'après d'Ohsson, et du *Yuan-chao-Pi-Shi*, « Biographie des grands hommes mongols (en chinois), dans Bretschneider, p. 134.

Djamouka mort, Guchlug en fuite, lui seul bataillait, chouanait dans le nord; il fallait en finir; le Tchinghiz Khan mit à ses troupes le jeune Souboutaï, donnant ainsi un brevet d'infailibilité à ce général de vingt-trois ans; l'étonnant gamin fit honneur au choix de l'Empereur Inflexible, serra de si près le dernier ennemi national de son maître qu'il l'accula sur l'Irtyche, le battit et le tua (1209). Le Nord était définitivement conquis, la Sibérie et la grande lande soumises, la puissance militaire et territoriale des Mongols solidement assise.

Enfin, Témoudjine était libre du côté de la Chine; la mort de l'empereur du nord, Tchang-tzong, le dégageait de son serment militaire et féodal; jamais ce méticuleux observateur des formes et des règles n'eût osé rompre avec un prince auquel il était lié par des engagements personnels, ayant mis ses reîtres à son service. A son successeur, il ne devait plus rien. Ce nouvel empereur Kin prenait modestement le titre de roi « Oueï-Shao-Ouang » — « sa mère s'appelait Lisze. Il était d'une haute stature, avait une barbe superbe, un cœur foncièrement modéré et désintéressé; peu soucieux des ornements et des peintures... La huitième année Tai-Ko (1208), le onzième mois... les grands de l'État le proclamèrent souverain du royaume, d'après le testament du roi défunt... Il envoya une lettre officielle au roi des Mongols, Témoudjine, pour lui annoncer qu'il avait succédé au trône d'Aïsin. Témoudjine demanda à l'envoyé d'Aïsin qui était le nouveau roi. L'ambassadeur répondit : « C'est Oueï-Ouang. » Témoudjine, se retournant, cracha et dit : « J'avais toujours pensé que le souverain de l'Empire du Milieu était le Fils du Ciel. Se peut-il que ce soit un semblable personnage? Puis-je aller lui rendre hommage¹? »

1. Aïsin Gurun, p. 203. Le récit musulman est identique : « Un imbécile comme Oueï est-il digne du trône? Un Témoudjine doit-il lui rendre hommage? — Ce disant, il leur tourna le dos et monta à cheval. »

Le Tchinghiz Khan avait froidement prémédité son coup; la provocation brutale qu'il adressait à l'empereur de l'Enceinte d'Or trahit l'impatience, la hâte fiévreuse d'en venir aux mains, car elle est hors de ses allures habituelles; sauf en cette occasion, les discours, les messages, les actions de Témoudjine portent une empreinte de politesse hautaine, brève, impérieuse, mais toujours exacte jusqu'au scrupule. Il est possible, d'ailleurs, que la sortie violente contre l'empereur Niu-Tchi ait été provoquée par les prétentions, par l'insistance, peut-être par une maladresse de son ambassadeur, bien que les emportements autres que calculés ne soient guère dans le caractère du froid et correct Tchinghiz Khan. Qu'il se soit emporté ou qu'il ait joué la comédie, toujours est-il que l'Empereur Inflexible tenait à brusquer les choses. Quelle que fût la puissance de dissimulation de Témoudjine, il fallait que l'Empereur d'Or fût vraiment un « imbécile », comme il l'appelait, pour ne pas s'apercevoir de ses préparatifs; depuis six mois, il s'était muni, de tous côtés, à la vue et à « la barbe superbe » de cet innocent « au cœur foncièrement modéré ». Il avait achevé, dans une nouvelle campagne rudement conduite en Ho-Si, « à l'ouest du fleuve », de rallier, par force ou par promesses, les princes brigands de Hia; par eux, par leurs accointances, il était sûr de la grande jacquerie chinoise; ami intime des « Habits rouges », il avait poussé l'affection pour eux jusqu'à épouser — en nom et en titre, bien entendu, car cet homme d'ordre ne connut jamais d'autres amours qu'en politique¹ — la fille du roi de Hia. De retour à Karakoroum, il reçut la visite de

1. La grande impératrice, qui lui avait donné son fils aîné, après une excursion de neuf mois chez les Mergued, le trompa publiquement avec son musicien Argassoun. L'Empereur Inflexible accorda sa grâce au musicien, et fit des excuses à l'impératrice, d'avoir épousé — alliance politique — une sous-impératrice tatare. Sanang Setzène raconte cette curieuse histoire, p. 77-81.

son féal, l'Idi Kout des Oïgour de Pentapole, Bartchouk; à la vérité, il l'avait fait surveiller, et compromettre par Souboutaï, dans toute l'audace de sa jeunesse. Le terrible capitaine avait conduit, bon gré mal gré, cet honnête roi oïgour à la chasse des quatre fils de Tokta Begui — tous tués les armes à la main; ce fut l'écrasement de la couvée — et à une bonne querelle avec Guchlug, qui ne pardonnait pas facilement; il l'avait obligé à couper le cou aux résidents de Kara-Khitaï en Pentapole. Aussi Bartchouk écrivait-il au Tchinghiz Khan : « Je déteste les Khitaï et, depuis longtemps, désire me mettre en votre pouvoir. Maintenant que le message de Votre Altesse m'est parvenu, je suis heureux d'avoir l'occasion de réaliser mon désir; ma joie sera d'apprendre que toutes les nations ont reconnu la suzeraineté de Votre Majesté¹. » En même temps que l'Idi Kout venaient le sire d'Almalik, Ozar, bon Turc et bon chrétien, exaspéré par la persécution de Guchlug, et le roi des Turcs Karluk, établis dans l'Hexapole, sur la Tarim; c'était Arslan Khan, « le Sire Lion »; il profitait du désordre pour se dégager des Kara-Khitaï, demander un domaine éventuel du côté de Kachgar. Le Tchinghiz Khan promit tout ce qu'on voulut, reçut dans son armée les volontaires et les reîtres d'Arslan, de l'Idi Kout et d'Ozar, qui retournèrent chez eux, pour se garantir contre Guchlug.

Avec les Song en Chine du Sud, il avait traité ferme et tenait bon; les Chinois lui gardèrent parole, mirent leurs bandes sur pied. En Liao, ces Turcs Khitaï dont il faisait si bon marché au profit des Oïgour, là-bas, en Nan-Lou et en Pé-Lou, se donnèrent de cœur à lui, par haine contre l'ennemi héréditaire, le Mandchou. Le lendemain du jour où l'Empereur Inflexible insultait l'Empereur d'Or, toutes les

1. Yuan Shi, dans Bretschneider, 423.

calamités fondirent ensemble sur l'Enceinte Dorée; les brigands de Hia passèrent le grand fleuve, se jetèrent sur le Kan-Sou et le Chen-si; les nationaux chinois franchirent les rivières Hoai et Han, entrèrent en Ho-Nan; les jacques en habit rouge surgirent de toutes parts; à l'extrême est, les Turcs du Liao se levèrent en masse; au nord, l'armée mongole, prête, équipée, dressée, marcha droit sur la Grande Muraille, devant laquelle l'attendaient les traîtres gardes-frontières, les Turcs Ongout, les Turcs et Tatares Koungrad. Le Tchinghiz Khan marchait de sa personne avec le gros des troupes, commandé par son conseil militaire, Moukhoulî. Djébé et Souboutai menaient l'avant-garde.

Dans cette jeune armée turque et mongole, trempée par tant de guerres de détail et de chicane, lancée pour la première fois en une expédition d'ensemble, avide de voir la grande guerre, l'enthousiasme faisait battre tous les cœurs. Le Tchinghiz Khan, vrai manieur d'hommes, si jamais il en fut, leur avait donné une conscience, une passion; dans ces têtes obscures, il avait allumé l'idée de patrie, de nation. L'honnête Joinville, après avoir entendu les récits de tant de gens qui avaient vu les grandes guerres, ou qui avaient parlé aux survivants, ne s'y trompe pas, dans son brave cœur de soldat; mais il met, à sa manière, de son mieux, suivant son intelligence, l'affaire au compte de la religion. Il fait accompagner le Tchinghiz Khan fourvoyé, par saint Georges en personne, qui le ramène à son armée; c'est Dieu qui l'envoie à son aide¹: « Et li roys [céleste] se tourna devers grant foison de chevaliers, si bien armés que c'estoit merveille dou regarder; et appela l'un, et dist : Georges, viens çà. Et cil i vint et s'agenoilla. Et li roys li dist : liève sus, et me meinne cesti à sa herberge sauvement... Sitost comme ses peuples le

1. Joinville, éd. Soc. Hist. de France, p. 173.

virent, ils firent si grant joie et touz li os aussi, que nulz ne pourrait raconter. »

C'est Abou'lghazi qui nous donne le mieux l'impression, en son simple turc : « Ensuite, il réunit l'assemblée des seigneurs mongols en un certain lieu, et leur dit : Les empereurs de Chine, savoir ceux d'Or, à mes ancêtres, à mes parents, ont fait tant de maux ! A présent, le Dieu très haut m'assure la victoire. En ce royaume de Chine, de revendiquer, sur la personne de ses empereurs d'Or, le droit de mes ancêtres, de mes parents, il me donne l'occasion, le pouvoir¹. » Les parents, c'était la nation turque. Tous ceux de l'est, Khitai, Oïgour, Karluk, Koungrad, Mangout et Ongout, Kéraït et Naïmane, Oïrad et Torgout, tous ensemble, tous les descendants d'Oghouz Khan, tous les enfants du Loup gris, tous les échappés de l'Erkéné-Koun, coururent, à la suite du Tchinghiz Khan, du Bordjiguène issu de la Sainte Biche et de la Pure lumière, pour venger sur l'ennemi national, sur le Mandchou, les maux que les Chinois avaient faits à leurs ancêtres, aux Hioung-Nou de jadis.

Du côté des Kin, rien n'était prêt. Le pauvre empereur à « barbe superbe », le noble et bel « imbécile », fut pris au dépourvu, laissant ses généraux sans ordres, ses troupes dispersées en cordon, en face des Mongols concentrés, et d'un capitaine comme Djébé. Ce prestidigitateur commença, sur les braves Niu-Tchi, qui n'en pouvaient mais, la série de ses terribles tours d'escamotage. Il avait devant lui deux armées niu-tchi rassemblées à la hâte, puis les défilés dans les contreforts des monts Khingan, puis le fleuve de Yehol, puis la Grande Muraille; tout fut emporté à la course. « Les généraux n'avaient pas mis la frontière en état de défense... lorsque les Mongols furent arrivés aux monts Yei Holing

1. Abou'lghazi, p. 86-87.

(Yehol), les deux commandants d'Aïsin ne purent les défendre... ils évacuèrent Fou-tchéou. » Les braves et robustes paysans mandchous voulaient se battre, demandaient des armes, offraient de marcher les premiers en avant. « Faites avancer la milice ¹ de notre région, que ce soit le premier corps d'attaque; l'armée des généraux la suivra pour la soutenir. » Les généraux perdaient la tête; ils ne connaissaient même pas leur pays; à Hiuen Ping, ils furent obligés de demander leur chemin. « Les gens, se moquant d'eux, leur disaient : Nous connaissons tous les fleuves, les ruisseaux et leurs rives. » Djébé les tourna dans la nuit, les mit à vau de route. « Le général d'Aïsin s'enfuit tout seul jusqu'à Yuen-te et s'y enferma; les Mongols s'emparèrent de la passe de Joi-Hol (Yéhol) et arrivèrent devant la capitale du Centre². » Dans cette effrayante débâcle, la nation niu-tchi eut la puissance de se ressaisir; après l'étourdissement des premières défaites, elle fut admirable de constance et de courage. Lorsque, plus tard, si loin de leur pays, les Mongols attaquèrent l'Europe centrale, deux mois (fin mars — moitié mai 1241) suffirent à Souboutaï pour briser toutes les forces militaires de la Pologne, de la Silésie, de la Moravie, de la Bohême, de la Hongrie, appuyées par l'empire d'Allemagne; à ce même Souboutaï, à Djébé, puis à Moukhouli et à tant d'autres, il fallut vingt-quatre années de guerre incessante (1210-1234) pour venir à bout des Niu-Tchi, implantés en Chine, luttant contre les gens de Hia, contre l'émeute et la jacquerie chinoise, contre les nationaux-dynastiques de Song, contre leurs implacables ennemis du Liao, et dix fois trahis, dans cette tourmente, par leur propre noblesse. « Les officiers à grades héréditaires sont trop nom-

1. M. de Harlez traduit « l'armée », mais il s'agit, évidemment, de la milice.

2. Aïsin, 280.

breux — écrivait un magistrat mandchou ¹. — Depuis leur enfance, ils ont vécu dans l'orgueil et la paresse... qu'on donne des fonctions militaires à des hommes éprouvés, que tous suivent avec joie... sans avoir égard à leur naissance ² et à leur rang. » C'était un grand seigneur, de sang impérial, cet abominable traître Hosao, qui après sa déroute de Tingan, « entré en fuyant dans Yoi-tchéou, s'empara de tout ce qu'il trouva dans le trésor public, cinq mille *Yens* d'argent, habillements, soies et autres objets précieux, confisqua les chevaux des magistrats et du peuple, et les donna à ses gens ». Dégradé en 1212, remis à la tête de l'armée en 1214, devant les Mongols menaçants, il passait son temps au noble déduit de la chasse. « Hosao est occupé à tuer — oui — avec ses faucons », disait le faible Oueï-Ouang. Si Hosao ne savait pas se battre, il savait conspirer. Il attira le fidèle et loyal Touskan dans un guet-apens, l'assassina, marcha sur la capitale; cinq cents hommes de la milice bourgeoise, des Chinois, se battirent pour l'empereur mandchou et se firent tuer; ce fut un chambellan, l'eunuque Litze, qui égorga son souverain. Au palais, il n'y eut qu'une femme pour montrer du cœur. Elle tenait le sceau du trésor, ne voulait pas le livrer, se débattait en insultant les officiers du palais, les appelant lâches et ingrats : « Sur l'ordre d'un sujet rebelle, voler le sceau de l'État? Je mourrai, mais je ne le livrerai pas ³! »

Plus tard, au moment de la catastrophe finale, au siège de Pian-King, quand Souboutaï refusa durement de recevoir les parlementaires, disant : « J'ai ma consigne d'attaquer Pian-King — je ne sais pas autre chose », c'étaient les gens

1. Dans ses neuf remontrances à l'empereur, Aïsin, p. 223.

2. « Jeunesse », dans la traduction Harlez; « naissance » donne mieux l'esprit.

3. Aïsin, p. 212.